

Manufacturing Consent: Noam Chomsky and the Media, Mark Achbar et Peter Wintonick, 1992

KILL THE DARLING

numéro 21-12/04/2021

Ce 8 avril 2021 est annoncé, par l'illusionniste en chef à la tête du pays, la suppression de l'École Nationale d'Administration, bien connue également sous son acronyme : l'ENA. École dont il est lui-même ancien élève. S'il revient sur l'entité qui l'a formé, par esprit de cohérence, il faudrait alors qu'il revienne également sur toutes les lois régressives, liberticides qu'il a mises en place. En effet, ces lois résultent, entre autres, de la mise en application directe de l'enseignement apparemment inadapté, défaillant, voire dévoyé, qui est reçu par les élèves de cette institution.

Nous ne sommes pas dupes, cela ne marquera pas la fin d'un système élitiste et technocratique qui crée des rapports de domination.

Deux reproches reviennent souvent au sujet de l'ENA : formatage de la pensée des élèves et limitation du vocabulaire employé par ses disciples. Il est évident qu'un organe comme l'ENA joue un rôle actif dans l'expansion de la novlangue visant à enjoliver des idées ou des situations qui n'ont rien de plaisantes ou à dissimuler des atrocités, et dans l'utilisation des éléments de langages creux et prêts à l'emploi qui sont l'apanage des appareils politiques et médiatiques. Et au cours des dernières décennies, cette langue de bois locale s'est enrichie des flots d'anglicismes surgissant à chaque nouvelle invention en provenance de la Silicon Valley.

Monde d'après
 Call center
 Réforme
 Chief happiness officer
 Lanceur de balles de défense
 Concept store
 Benchmarking
 Gestes barrières
 Sales manager
 Neutralisation de l'ennemi
 Monitoring
 Pépinière d'entreprises
 Pédagogie
 Directeur•trice de la performance
 Frappe chirurgicale
 Dommage collatéral
 Think tank
 Freelance
 Plan de sauvegarde de l'emploi
 Workshop
 Centre de rétention administrative
 Feed-back
 Technicien•ne de surface
 Distanciation sociale
 Flagship store
 Schéma national du maintien de l'ordre
 Accélérateur de startups
 Bulle sanitaire
 Traffic manager
 Monde d'avant

Ces mots vides et dénués de sincérité ne nous parlent absolument pas, et nous continuerons à leur préférer le langage cinématographique et les images, car comme nous le rappelle Godard dans *Le Petit Soldat* (1960) : « La photographie, c'est la vérité et le cinéma, c'est vingt-quatre fois la vérité par seconde... »

AVANT-PREMIÈRE

Nous partagerons dans cette rubrique la version intégrale du témoignage d'un occupant qui paraîtra d'ici peu, avec d'autres paroles d'occupant•e•s, dans un magnifique ouvrage consacré au Cinéma La Clef occupé !

«CHAIR» CINÉMA
(Partie II, suite et fin)



D.W. par C.B. ©Cebe Barnes

Le cinéma se voit contaminé, non pas par une pandémie à laquelle le cinéma résiste depuis l'anniversaire de cette dernière (16 mars 2020, date du premier confinement), mais par le sentiment d'amour fou, gonflé peut-être par cette même pandémie. Le cinéma La Clef est devenu une maison hantée où les occupant•e•s y vivant se collent de plus en plus à ses parois internes : un lieu où nos cris ne pouvaient nous attirer aucun secours. Du western dans ce fort à protéger coûte que coûte, on passe au film catastrophe introspectif et mélodramatique avant de céder au film d'horreur. Et moi, et moi, et moi, petit à petit, je me sens partir en pièces. Petit à petit... Maintenant, je sais où je vais. Je me fonds centimètre par centimètre dans ce cinéma devenu mon Empire du Rêve qui, séparé du monde environnant par un mur d'enceinte, est protégé contre toute invasion par de solides images. Qui eût observé ma physionomie taciturne, pensive, sombre, voilée d'une coutumière réserve, farouche toujours, rarement enjouée, avec l'air égaré de qui retourne sur un lieu et dans un temps de mon passé, ou écoute d'anciens échos résonnant dans ma tête, qui n'eût dit que c'était là la physionomie d'un homme hanté ? Mais une compensation demeure... Si nous ne connaissions ni misères ni chagrin, nous ignorerions la moitié du bien qui existe autour de nous.



La Momie, Karl Freund, 1932



D.W. ©Shanti Masud

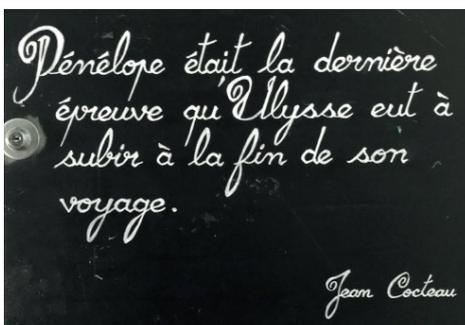


Zombie, George A. Romero, 1978

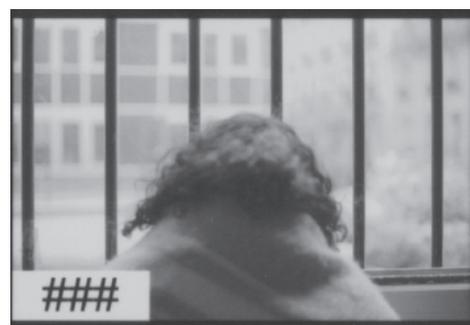
Un refuge, la salle de cinéma. Le seul hic, c'est qu'au travers des films qui y sont projetés, le temps s'accélère, le temps (se) défile, et les proches de la vie d'avant (précédant l'occupation du cinéma) s'éloignent pour ceux/celles qui restent sur place sans discontinuer. La machine à remonter le temps existe, et elle est rude, voire cruelle quand on retourne au temps présent. L'ellipse dans ce cinéma est bien réelle, et le paradis céleste y devient un enfer bien terrien où le corps de son fidèle gardien n'est autre qu'un simple cafard, avec l'amour-propre à soustraire. La boucle est bouclée avec ces cafards dorés dignes de l'Égypte antique trouvés dès notre première expédition dans chaque recoin du cinéma. Ces cafards, c'était nous. Les membres de cette équipée sauvage, soudée sur place, et remplaçant les colonnes fondatrices pour animer ces murs contre toute tentative mercantile des rôdeurs voraces, se sont transformés au fil du temps en gargouilles mal famées. Ces dernières résistent impétueusement envers et contre tout confort pour rester alertes et préserver une intégrité morale afin d'éviter tout amalgame schizophrénique quand les interlocuteurs médiatiques nous interpellent, par exemple, sur la dichotomie squat/occupation. C'est ridicule comme mes pensées se surveillent les unes les autres ! On s'atrophie dans une occupation si exigeante, jusqu'à y faire du surplace ou jusqu'à se retrouver dans une routine aliénante. On finit même par se surprendre dans des gestes automatisés, par perdre son rythme et ses habitudes intellectuelles. Ce n'est pas nous qui avons fait l'Occupation, c'est l'Occupation qui nous a faits.



Fresque de La Clef ©Hélène Delamarre



Graffiti d'Hanout au Shakirail ©Curry Vavart



Au cinéma La Clef occupé ©Eunice Atkinson

Une occupation si longue tend à transformer ce lieu, préalablement un cinéma défendu symboliquement pour ce qu'il représente de fragile et de menacé, en son exact contraire pour ses occupant·e·s si tenaces. Ainsi réduits à une existence de pousse-boutons, nos corps deviennent obsolètes, les muscles et les sens dégénèrent, les facultés dépérissent. Reclu·e·s dans leur « chambre », les occupant·e·s s'enferment dans des activités cérébrales pour soutenir le fort, mais doivent se prémunir d'être à la merci de l'appareillage qu'ils peuvent vénérer, surtout par les temps qui courent qui mettent à mal les salles de cinéma (entre autres!)... À contre-courant, nous continuons les projections, mais elles demeurent privées. On m'a souvent prescrit avec bienveillance (même si je le prenais mal) de partir pour mieux revenir. J'ai une grande gueule, au moins qu'elle serve à aboyer contre les passages à l'improviste d'huissiers, de géomètres dépêchés par le propriétaire pour compromettre notre procès en appel ou d'émissaires de la SEMAEST. Ces derniers nous ont fait croire un moment à la préemption par la Ville de Paris. Mais déjouer les plans nécrophages du Groupe SOS, géant de l'entrepreneuriat dit « social », c'était trop leur demander.



Au cinéma La Clef occupé ©Eunice Atkinson



Au cinéma La Clef occupé ©Eunice Atkinson

J'aime à défendre jusqu'au bout des films, à savoir leur vision morale qu'on a tendance à porter aux nues, de manière verbale et par l'écrit uniquement, sans en adapter les préceptes moraux dans notre vie quotidienne quand l'occasion se présente, pour en éprouver leur radicalité nécessaire (voire drastique) pour un monde meilleur à viser de toute urgence. J'ai horreur des opinions toutes faites et des palabres qui ne servent qu'à conforter les monologues des bouches dont ils sont issus. La dignité élitiste de ces rhéteurs consiste à se donner pour principe de ne pas toucher directement les personnes et les choses, et de toujours garder leurs distances. C'est le comble du bien-être bourgeois de maximiser son confort et minimiser ses efforts tout en revendiquant une lutte pour avoir bonne conscience et s'endormir l'esprit repus. La palabre suffit à les occuper. Ils n'ont pas d'autre sang dans les veines que celui qu'ils nous ont sucé. Mais une occupation se conjugue au quotidien plutôt que par ces césures, même publiques et médiatiques, quelle que soit l'importance de ces dernières. L'occupation nous impose de faire preuve d'imagination face au péril de ce qu'elle défend, d'initiatives concrètes, d'action constante ! Une occupation, c'est maintenir l'action. Et comme disait l'artiste Antoine Alliot, mon ami trop tôt disparu, et à qui on a rendu hommage au travers d'une exposition derrière l'écran de cinéma de la salle 1, « *Il n'y a que l'action qui compte dans ce monde* ».



Au cinéma La Clef occupé ©Eunice Atkinson



Débuts d'une occupation ©Home Cinéma



D.W., 29 octobre 2020 ©Félix Imbert

Que je sois devenu paranoïaque, irascible, impatient et violent ou que les travers de certaines personnes qui m'entourent se soient révélés, c'est la même chose. Combien de temps, naufragés sur un navire perdu, nous sucérons-nous mutuellement le sang pour apaiser notre soif inextinguible de préserver l'indépendance de ce cinéma ? Comment arrêter de nous fouiller dans les entrailles les uns des autres ? Une occupation si longue est malsaine et anormale au vu de tous les soutiens cumulés, de la presse unanime, du milieu audiovisuel concerné, des oppositions politiques fédérées et enfin de toutes nos actions réalisées et collectées pour justifier cette sempiternelle même question adressée aux prédateurs (propriétaires comme élus de la Ville de Paris) « Que vous faut-il de plus pour entendre raison, et libérer définitivement ce cinéma du joug foncier ? »

Il me reste toujours « mes » films et mon rapport autistique avec eux, à la manière d'un Harvey Keitel dans *Fingers* de James Toback (1978) se protégeant du monde réel avec son poste radio défilant ses morceaux de musique préférés... Quant à moi, au sortir du cinéma La Clef, je me grefferai dans l'œil gauche un micro rétroprojecteur avec des milliers de films à regarder au-dedans, pour ne plus avoir à rendre de comptes. À personne. Jamais. Plus jamais.

Il ne faudra plus m'expulser, mais me tuer si les forces de l'ordre le prenaient d'assaut, ce cinéma – né comme moi dans les années 70. Ce fort devenu organique et palpable à force de souvenirs inscrits dans sa chair. Et puis, on ne délègue pas ainsi les gens de leurs propres tombeaux...

À tel point que, pour celles et ceux qui sauront que l'association Home Cinéma a un jour existé, La Clef semblera déserte, inanimée, morte. On sentira que quelque chose a disparu. Ce corps immense sera vide ; ce sera un squelette ; l'esprit l'aura quitté, on en verra le carrefour, et voilà tout. Ce sera comme un crâne où il y aura encore des trous pour les yeux ; mais plus de regard. Nos pères avaient un Paris de pierre, nos fils auront un Paris de plâtre.

D.W.

Ce texte a été écrit à partir de citations, dont certains mots et certaines conjugaisons ont été changés, tirées des œuvres suivantes : *Les dernières lettres de Jacopo Ortis* de Ugo Foscolo, *La Mort de Danton* de Georg Büchner, *Le Pavillon d'or* de Yukio Mishima, *Pancho Villa* de John Reed, *Déshérence* de René Char, *L'Autre côté* d'Alfred Kubin, *La Machine s'arrête* d'Edward Morgan Forster (ainsi que des notes de Pierre Thiesset, Philippe Gruca et François Jarrige), *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo, *Le Château d'Otrante* de Horace Walpole, *Un balcon en forêt* de Julien Gracq, *L'homme hanté* de Charles Dickens, *Dictionnaire des symboles* de Chevalier et Gheerbrant, *Le redoutable homme des neiges* de Val Guest, *La Maison du diable* de Robert Wise, *Les mois d'avril sont meurtriers* de Laurent Heynemann, Antoine Alliot et Chaney Grissom.

SALES GOSSSES

Parce qu'on écrit pour un fanzine, et pas pour l'école, on va se permettre ce que tous les professeur-e-s d'analyse de séquence conspuent : dire j'aime, j'aime pas. Et on va même le faire avec culot et délectation, parfois sans argument, en revendiquant une subjectivité spontanée et temporaire... Comme des sales gosses !

PARIS, TEXAS ou **Du ras-le-bol de l'Americana** **mais de l'impossibilité à le condamner totalement**



Après moult années d'attente, j'ai enfin regardé *Paris, Texas* de Wim Wenders (1984).

Et j'ai pas trop aimé. Certes, c'est le film préféré de River Phoenix, que j'ai récemment vu dans *À bout de course* (Sidney Lumet, 1988), et que, pour le coup, j'aime beaucoup... Mais moi, le film de Wim Wenders, il m'a dérangée. L'esthétique, je l'ai trouvée carte postale. C'est trop léché, déréalisant. J'entends ! Le film ne se veut pas réaliste, loin de là... On est plus proche du mythe et de l'hallucination fantasmagique que de la chronique. Mais tout de même, cette lumière omniprésente, jaune paille, qui rend impossible toute zone d'ombre ou trucs qui coïncident, je trouve ça ennuyeux. Tous les personnages sont bienveillants, à l'écoute, calmes, du frère qui vole au secours du personnage principal, Travis (Harry Dean Stanton), à son épouse (Aurore Clément), en passant par l'enfant qui, d'abord méfiant à l'égard de ce père revenu d'entre les morts, baisse bien vite la garde... Même la confrontation entre Travis et son amour perdu, Jane, lors de leur deuxième rencontre (la première n'étant que visuelle, et unilatérale -c'est lui qui l'observe au travers d'une glace sans tain, sans s'annoncer), se passe un peu trop bien. Pourtant, c'est bien quelque chose de l'ordre d'une extrême violence, d'un accès de colère fou, qui s'avère être au fondement de leur séparation (Jane a mis le feu au foyer pendant que Travis dormait... C'est pas rien !). Eh bien, ne reste absolument rien de ce geste-matrice (l'errance de Travis et, partant, tout le film, découle de là), du pan destructeur de leur amour passionnel. Quand, enfin, ils se retrouvent l'un face à l'autre, il y a des phrases énoncées avec une clarté un peu trop écrite, des larmes, de la compréhension immédiate. Le sable du désert texan et le temps auraient-ils donc tout effacé, toutes les rancœurs, tous les regrets ? Certainement pas, puisque Travis, après avoir restitué l'enfant à sa mère, met les voiles, se disant trop pétri, encore, de « rage »... Non, il s'agit bien d'un parti pris, ici, qui consiste à évoquer, mais à ne pas réellement prendre en charge ce qui peut heurter.

(d'ailleurs, j'avais tellement de fois vu passer la belle Jane dans son pull à poils roses, que lorsque la fameuse séquence est arrivée, je n'ai rien ressenti du tout. Bien sûr, ce n'est pas la faute de son auteur si *Paris, Texas* a donné lieu à des images cultes, mais tout de même, peut-être que ça dit quelque chose de la dimension un peu trop séductrice du film... En tout cas, pour pousser le bouchon encore plus loin, j'ai presque eu l'impression, à ce moment précis, de voir surgir une publicité, mettant en scène un mannequin au carré blond parfaitement coiffé/décoiffé, assise bien droite dans une lumière enveloppante, à l'aise dans un cadre qui l'épouse, pour le plus grand plaisir du public).

Bien sûr, rien ne sert de demander à Wenders des choses qu'il ne veut montrer. Si l'on accepte *Paris, Texas*, on l'accepte en bloc, d'une traite, sans rechigner, parce que l'on est touché•e, et ce du premier au dernier plan. C'est comme les films de Claire Denis ; ça passe ou ça casse (d'ailleurs, elle était l'assistante du réalisateur sur ce film). Ces deux cinéastes demandent d'adhérer moins à un scénario (quoique celui de *Paris, Texas* soit bien ficelé) qu'à un registre, une atmosphère. Et moi, ce registre qui décide de ne garder d'une histoire que ce qui est doux, touchant, identificatoire, ça me stimule bof, ça me déplace pas, ça ne me donne aucun grain à moudre. Même dans ce désert aride, où le soleil tape et où l'eau manque, on ne sent aucune mise en danger du personnage ! Dès qu'il a soif, il tombe sur un hôpital ! Et l'incendie causé par sa compagne, il s'en est sorti ! Et son fils, qu'il a abandonné, il pardonne ! Et ainsi de suite, tout roule comme sur des roulettes, dans le Texas de Wenders.

Toutefois, il y a bien une chose qui titille dans cette proposition. C'est la fascination évidente de Wenders pour l'imaginaire américain, qui fait fi, avec une liberté impressionnante, des risques de redite et/ou de lassitude. De motifs aussi galvaudés que le désert texan, le couple cow-boy/fille perdue ou encore le Los Angeles des panneaux publicitaires, le cinéaste allemand parvient à tirer un univers personnel. C'est fortiche. Et ça pose question : un tel attrait pour les États-Unis serait-il encore possible aujourd'hui ? Ou bien *Paris, Texas* serait-il l'une des dernières variations bienvenues autour de l'Americana ?

Car QUI n'est pas lassé•e, aujourd'hui, de tout ce fatras folklorique, rempli de femmes aimantes aux tailles de guêpes, d'hommes taciturnes mais justes, de *highway*, de vans, de *diner*, de pavillons et de gratte-ciels, de vallée de la Mort, et tutti quanti ?!

Ha, je ne sais pas... Moi, je le suis un peu... Mais pas totalement non plus.

G.C.

PS : et si l'on veut voir les motifs de la déambulation californienne et des panneaux publicitaires interprétés d'une toute autre manière, plus critique et plus radicale, revenons à un film d'une autre Européenne : *D'un jour à l'autre*, de Charlotte Slovak (1978). Chez la cinéaste française, l'errance est traitée comme un enjeu existentiel, et la publicité n'est pas une décoration attrayante, mais le symptôme d'une société en asphyxie.

-> plus d'infos sur ce film dans le Numéro 16 de KTD.

ANECDOTES CINÉMATOGRAPHIQUES DE LA PLUS GRANDE NÉCESSITÉ

Un soir de décembre 1982, souper-réunion pour la Cinémathèque Universitaire.

Franju, qui a fort bien connu Jean Vigo, nous conte une réplique du cinéaste de *L'Atalante* :

« Abel Gance, sur triple écran, c'est trois fois plus con ! »

Superbe réplique ! Un peu sévère, quand même. Gance cherchait à innover.

Jean-Charles Tacchella (*Ciné Bazar* n°8, Éditions rouge profond, juin 2020)



Y.-M. M.

PLUS BELLE LA MORT

les morts les plus poétiques du cinéma

Paul Newman dans *Cool Hand Luke* (*Luke la main froide*, 1967) de Stuart Rosenberg :

« Le sourire qu'il avait... Il l'a gardé jusqu'à la fin. Ce sourire sur son visage,

ils ont pas pu le lui prendre. Le sourire de Luke... Ô Luke. C'était quelqu'un ! Luke la Main Froide, né pour secouer le monde ! » (*Luke la main froide* de Stuart Rosenberg).

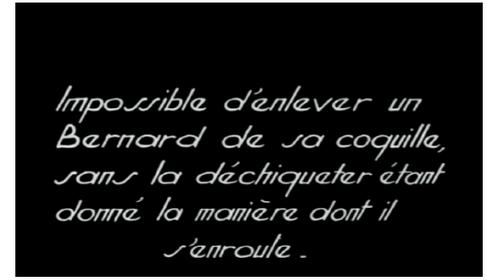
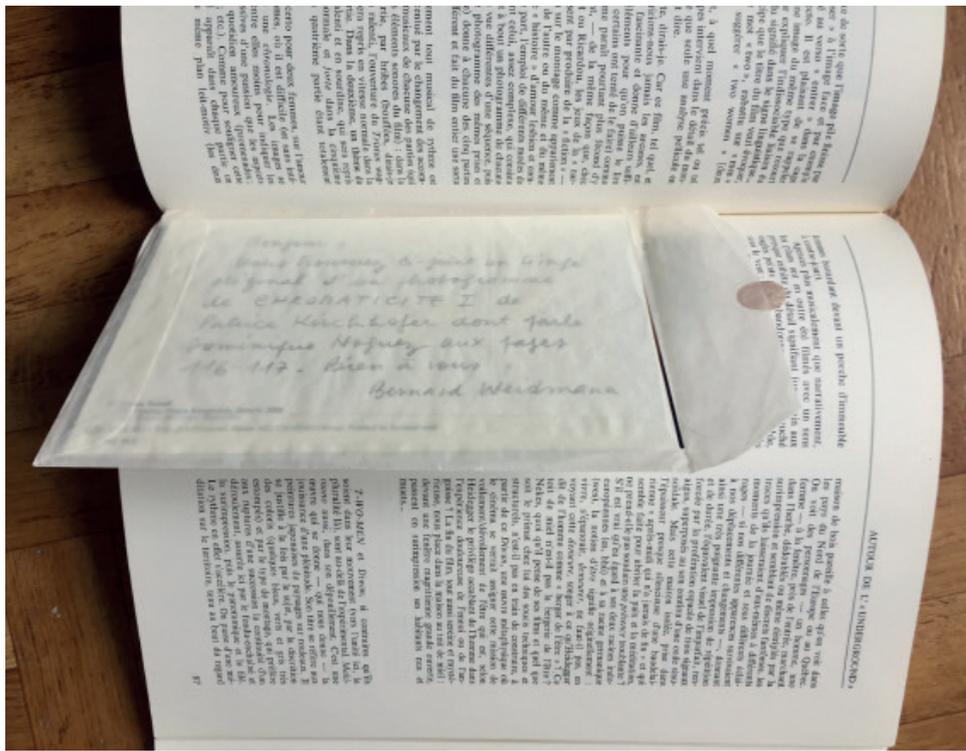
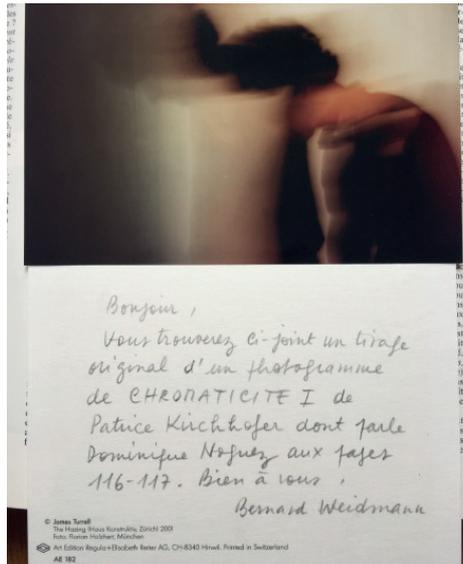
« Peut-être à cause de cette rigole rouge qui lui allongeait la bouche, on aurait dit qu'il souriait. » (Simenon, *La mort de Belle*)



L.A.

OBJETS TROUVÉS

Pour cette nouvelle rubrique, nous chinons dans nos archives à la recherche d'accidents bienheureux, de pépites écrites ou dessinées dans les recoins d'un ouvrage, d'une signature manuscrite apposée au dos d'une image, d'un marque-page oublié... Bref, de toute trace qui témoigne d'une certaine poésie dissimulée et amatrice, et qui fait mouche parce que ne nous étant pas destinée !



Note trouvée dans un vieil exemplaire de *Éloge du cinéma expérimental*, de Dominique Noguez, commandé d'occasion sur internet.

G.C.

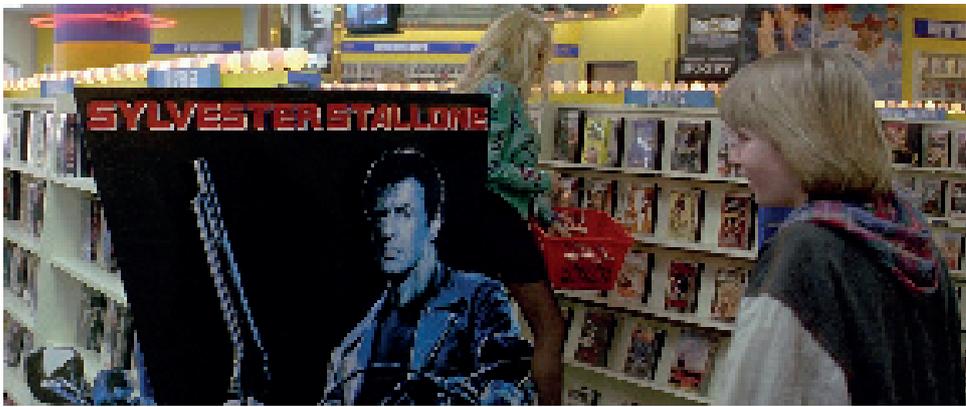
LIVRE D'OR DE LA CLEF

Ici, nous partagerons de temps en temps des petits morceaux du livre d'or de la Clef Revival.

Merci d'envoyer de répondre
à des questions pour avoir
la possibilité de s'en poser
d'autres - Marie



Ignoti alla città (Étrangers à la ville) Cecilia Mangini, 1958



Last Action Hero, John McTiernan, 1993

DROLE DE RENCONTRE



Pierre Richard, Mikhail Gorbachev et Gerard Depardieu at the Moscow International Film Festival, Russia, 1993

APPEL À CONTRIBUTION

Vous voulez crier à nos côtés ?

Partagez vos textes (5 000 signes maximum), dessins, jeux, photos, vidéos sous le hashtag **#killthedarlingfanzine** ou écrivez-nous à l'adresse suivante : killthedarlingfanzine@gmail.com

Chaque semaine, l'une de ces productions sera publiée dans les pages du fanzine.

P.S. : n'oubliez pas de titrer votre proposition !

APPEL À ARCHIVE

En vue de la préparation d'un numéro spécial, nous sommes à la recherche de tout document d'archives ou témoignages (photographies ou autres) sur l'histoire du cinéma La Clef depuis sa création.

Vous pouvez nous les adresser par courrier au **34, rue Daubenton, 75005 Paris**, ou par mail à l'adresse suivante : killthedarlingfanzine@gmail.com

P.S. : n'oubliez pas de nous préciser leur provenance et/ou auteur•ice•s

KILL THE DARLING

numéro numéro 21 - 12/04/2021

Ont participé à la rédaction de ce numéro :
Laura Ashton, Gleb Chapka, Yves-Marie Mahé, Luisa Pastran, Derek Woolfenden

Rédacteur en chef : Carl Willat

Mise en page : Slonh
Maquette : Anaïs Lacombe & Luc Paillard

Façonné à La Clef (Paris, France)
Imprimé dans le quartier

Typographie :
Barlow by Jeremy Tribby
La Clef by Anton Moglia
Gig v0.2 by Franziska Weitgruber

G.C.

LA CLEF
Revival



34, rue Daubenton, 75005 Paris

killthedarlingfanzine@gmail.com

www.laclefrevival.com
[facebook](#) & [instagram](#) : @laclefrevival
sauvequipeutlaclef.fr